

A six heures du matin, le saute-ruisseau du journal fit son apparition sur le palier, demandant l'éternelle copie ; l'encre perlait encore sur le papier qui contenait cette digne réponse. Elle se sécha en route.

Resté seul, Paul se jeta un instant sur son lit pour chercher dans le sommeil, un peu de calme à cette agitation fiévreuse qui persiste encore à planer sur le cerveau qui s'est livré pendant cinq ou six heures à la gymnastique de l'encrier. L'assoupissement venait de le prendre, lorsque tout-à-coup, la porte du garni s'ouvrit et laissa passer la rubiconde personne de M. Martineau.

— Paresseux, dit-il, en se laissant choir sur une chaise, auprès du chevet de son employé.

Paul retomba automatiquement sur ses pieds : son propriétaire ne l'avait pas apprivoisée au luxe de ses visites.

— Ne vous dérangez pas, mon ami, continua la voix mielleuse de M. Martineau. Je ne serai pas long, car Dieu merci j'ai l'habitude des affaires, moi. Je viens vous voir au sujet du premier Québec que vous m'avez transmis Il faudra en faire un autre.

— Me serait-il permis d'en savoir la raison ? reprit la voix mal assurée de Paul qui croyait dormir encore.

— Sac à papier ! elle est simple : je crois cet article un peu sérieux pour mes abonnés. L'occasion est délicieuse pour leur servir un petit scandale, chose dont ils raffolent. J'ai appris au cercle, hier soir, que le rédacteur de l'*Etoile Libérale* s'entête à être ivrogne : il faut profiter de cette faiblesse pour lui monter un éreintement. Tout en faisant rigoler mes lecteurs vous pourrez lui glisser, sous vent, qu'il vaut mieux savoir se faire payer ses idées que de les conserver dans l'eau-de-vie. Dieu merci ! j'ai l'habitude des affaires, moi. Cela sera prêt avant onze heures, n'est-ce pas ?

Cette proposition trouva Paul atterré : il resta silencieux quelques secondes, puis relevant lentement la tête, que la honte lui avait fait courber, il fixa sur M. Martineau ses yeux gris d'où sortaient des effluves de résolution et d'énergie :

— Ce que vous me demandez là, monsieur, est impossible. J'ai le tort, voyez-vous, d'être assez peu homme d'affaire pour suivre les pulsations de mon cœur. Cela contraire, il est vrai, les recettes de votre caisse, qui ne peut que se gonfler, en restant ouverte aux cancan d'écrivailleurs toujours à l'affut de ce qui se passe dans un pays où chacun connaît les qualités et les faiblesses de son voisin. Mais pour que pareil malheur ne se renouvelle plus à l'avenir, j'ai l'honneur de vous présenter avec mes respectueux hommages, ma démission d'assistant-rédacteur du *Drapeau de l'Union*.